

UNE SCIERIE AU CAMEROUN

Années 50 par Fernand Chamoux



Témoignage relevé par
Maurice Chalayer

Conservatoire des
techniques et savoir-
faire du métier de la
scierie

(Observatoire du métier
de la scierie)

Vue générale de la scierie implantée sur une zone défrichée.
Au loin, on aperçoit la ville d'Ezeka et la chaîne de montagne du Moyen Bok

Avant-propos

J'ai rencontré Fernand Chamoux pour la première fois en 1983, dans le cadre de mon activité professionnelle. Fernand, chef de production d'une importante entreprise de tranchage et de déroulage de la région lyonnaise, a fait visiter ladite entreprise aux jeunes apprentis que j'encadrais. Après, il a tenu à ce que l'on se rende impérativement à son bureau. Intrigués, curieux, nous le suivîmes. D'un tiroir, il a sorti un album de photos.

Son visage s'illumina. Ses yeux s'éclairèrent. Et il nous entraîna dans ses souvenirs de jeunesse et ses années de scieur au Cameroun.

Fascinés, nous l'écoutions et nous découvrîmes une histoire, son histoire, un parcours de vie, son parcours : une dizaine d'années passées au Cameroun, dans les années 50.

Il raconta, ému et passionné, l'Afrique, le travail de la forêt et du bois à une grande échelle.

Nous nous séparâmes la tête pleines d'images, comme si nous avions vécu nous-mêmes cette expérience africaine.

Au fil de nos rencontres, l'idée me vint que Fernand, riche de ce passé, était un personnage de roman. Il inspira alors un des héros de la saga romanesque : Les promesses du haut-pays, La paix des collines, Retour à Rochessac, écrite entre 1999 et 2002 aux éditions De Borée et Historicone.

C'est pour le sortir de l'ombre et lui rendre hommage que j'ai décidé cette divulgation. Nous y retrouvons, d'ailleurs, les fameuses photos dont la légende sont ses commentaires.

Plus qu'un dépôt de mémoire, ce document se veut un témoignage de ce que fut l'Afrique avant la décolonisation de la fin des années 50. Seuls sont abordés le travail et la vie sociale.

Fernand m'a livré un récit vibrant et passionnant qui méritait sa divulgation au plus grand nombre d'entre nous. La jeune génération trouvera l'occasion d'apprendre le gigantisme de l'Afrique forestière et, la plus ancienne retrouvera les années 1950 et cet après-guerre où tout était possible pour ceux qui embrassaient généreusement le travail avec leurs « mains d'or »

Maurice Chalayer
Lamure sur Azergues
Janvier 2002

Mes années d'Afrique par Fernand Chamoux

J'ai aimé et j'aime encore l'Afrique et la brousse.

Je suis parti en Afrique en 1953, à l'âge de vingt-deux ans.

Au travail depuis l'âge de onze ans, dans la scierie familiale implantée dans un village de l'Isère, j'ai voulu prendre mon indépendance et voler de mes propres ailes, à une époque où l'on travaillait six jours sur sept pour un maigre salaire. Parfois, avec mon frère, on travaillait même le dimanche matin. Quelquefois, après le bal, on ne se couchait pas. A la fin de la fête, on partait directement au bois débarder une coupe ou charger un camion. Ces matinées-là étaient longues.... Il ne fallait pas être fainéant à l'époque ! Du reste, si on l'était, on vous en passait rapidement l'envie.

Le paternel était un dur au travail. Il ne voulait pas moderniser tandis que moi, je voulais aller de l'avant dans cet après-guerre où tout était possible et où tant d'événements se passaient autour de nous. On avait envie de bouger. En raison de la mésentente familiale, j'ai préféré partir...



La chambre de Fernand dans la case en bois fabriquée par la scierie

Un copain m'avait indiqué qu'une entreprise française cherchait du personnel pour sa nouvelle scierie installée à Ezeka au Cameroun.

J'ai rencontré un des responsables à Villeurbanne, au dépôt de bois des établissements Vetter¹ et j'ai été embauché.

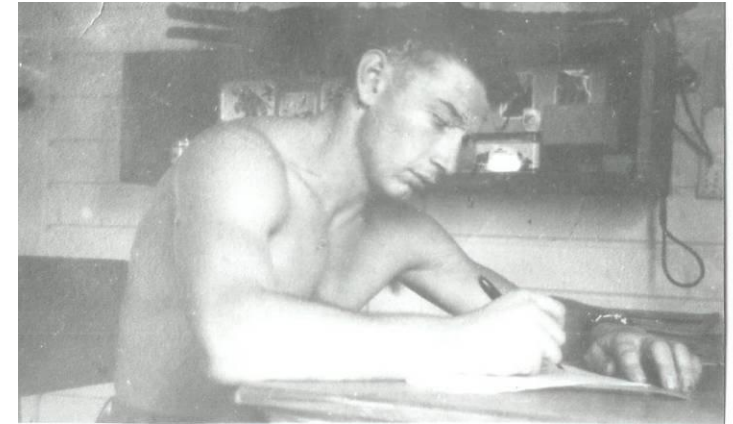
J'ai effectué un stage d'une semaine dans une scierie de Chateaufort-sur-Cher et je suis parti au Cameroun en décembre 1953.

La société des Bois du Cameroun était installée en brousse, à 5 kilomètres d'Ezeka et à 220 de Yaoundé, la capitale, et 350 du port de Douala.

Je suis resté sept ans. Au début, j'étais scieur puis suis devenu affûteur. Le changement a été rude entre ma petite scie à ruban de 1,10 mètre de diamètre volant de la scierie familiale et le bâti de près de 3 mètres de diamètre volant de la scierie de bois tropicaux.

A mon arrivée, un Américain, Sam, était encore là pour achever la mise au point du matériel de la nouvelle scierie installée non loin de l'ancienne. Elle était équipée de matériel américain d'avant-garde avec une grande scie à grumes Prescott possédant des volants de 3 mètres de diamètre.

Cette scierie, de taille importante pour l'époque, embauchait huit à neuf cents personnes. Vingt Européens, membre de la famille comprise, composaient l'encadrement.



Musculature forgée depuis l'adolescence par le travail à la scierie iséroise, Fernand « donne des nouvelles » à sa famille

¹ L'entreprise Vetter possédait une scierie à Lamure-sur-Azergues qui cessa son activité dans les années 50 pour consacrer son activité au sciage de bois tropicaux au Cameroun. D'ailleurs plusieurs ouvriers de cette scierie française rejoignirent la scierie d'Ezeka.

La particularité de cette entreprise était de traiter le bois de la forêt jusqu'à la mise en œuvre des produits. En forêt, et après la prospection de la concession, on abattait huit à dix arbres par hectare. Il fallait éviter les marigots. Les arbres volumineux étaient abattus avec le passe-partout et la cognée. Un travail de colosse et de longue haleine pour les solides et courageux Camerounais qui le pratiquaient avec endurance et adresse. A la base, les contreforts étaient tellement importants qu'il fallait monter des échafaudages de fortune pour faire le trait de coupe au-dessus de l'empattement qui ancrant les gros bois exotiques.

Le débardage avec les tracteurs à chenilles et l'acheminement des grumes vers la scierie se faisaient dans des passages ouverts dans la forêt vierge. Il fallait aménager les routes au Bulldozer et recharger la surface en latérite avec le straper-bull. La réalisation des voies d'acheminement était un véritable travail de génie civil. Il fallait aménager des ponts avec des grumes mises en travers pour franchir les cours d'eau. Tout cela était périlleux. Les grumiers acheminaient 40 tonnes de bois par engin. Treize camions Kenworth alimentaient la scierie qui transformait environ 600 m³ de grumes par jour.

Un train entier de sciages, chargé à la scierie, était expédié tous les jours au port de Douala pour y être chargés sur les cargos en partance pour la France et l'Amérique.

Quelque cent quarante essences étaient transformées et, parmi les principales, il y avait l'azobé transformé en traverses de chemin de fer. Beaucoup de ces traverses sont d'ailleurs parties à Paris pour équiper les voies du métro. L'azobé servait aussi pour les aménagements des ports (pontons). Le doussié servait à faire du parquet. D'autres essences étaient traitées : acajou, sipo, kosipo, bubinga, framiré, moabi, macoré, iroko, zébrano, samba, bossé, niangon.

Le Cameroun était intéressant pour la diversité des essences. Par exemple, au Gabon, il y a seulement de l'okoumé. Mais, la topographie, moins accidentée que le Gabon voisin, rendait les travaux forestiers plus aisés.

Les bois étaient siliceux, c'est-à-dire qu'ils contenaient de fines particules de silice fixées aux cellules du bois, avec pour conséquence la détérioration des pointes des dents des lames de scie. Parfois, un trait de sciage suffisait pour abîmer la lame. Il fallait alors l'enlever du bâti et la réaffûter.

La scierie qui fonctionnait seize heures par jour, valorisait ses sciages par l'intermédiaire de l'activité de l'atelier de débit et de fabrication de maisonnettes en bois. L'iroko était proscrit dans les parois car la peinture ne tenait pas. Ces maisonnettes étaient vendues en Afrique.



Case pour quatre célibataires. Deux chambres à droite et deux à gauche avec au centre et sur l'arrière deux cabinets de toilette et sur l'avant la salle de séjour

Pour les temps libres, un cercle à Ezeka accueillait les Européens qui jouaient au tennis, aux boules.

Le dimanche, nous pouvions aussi danser. A Ezeka, les Européens étaient peu nombreux. Il y avait le personnel de la subdivision, celui de la Poste et de la gendarmerie, quelques commerçants, soit une douzaine de familles en tout.

Parfois, le samedi soir avec des copains célibataires, nous allions en "boîte africaine".

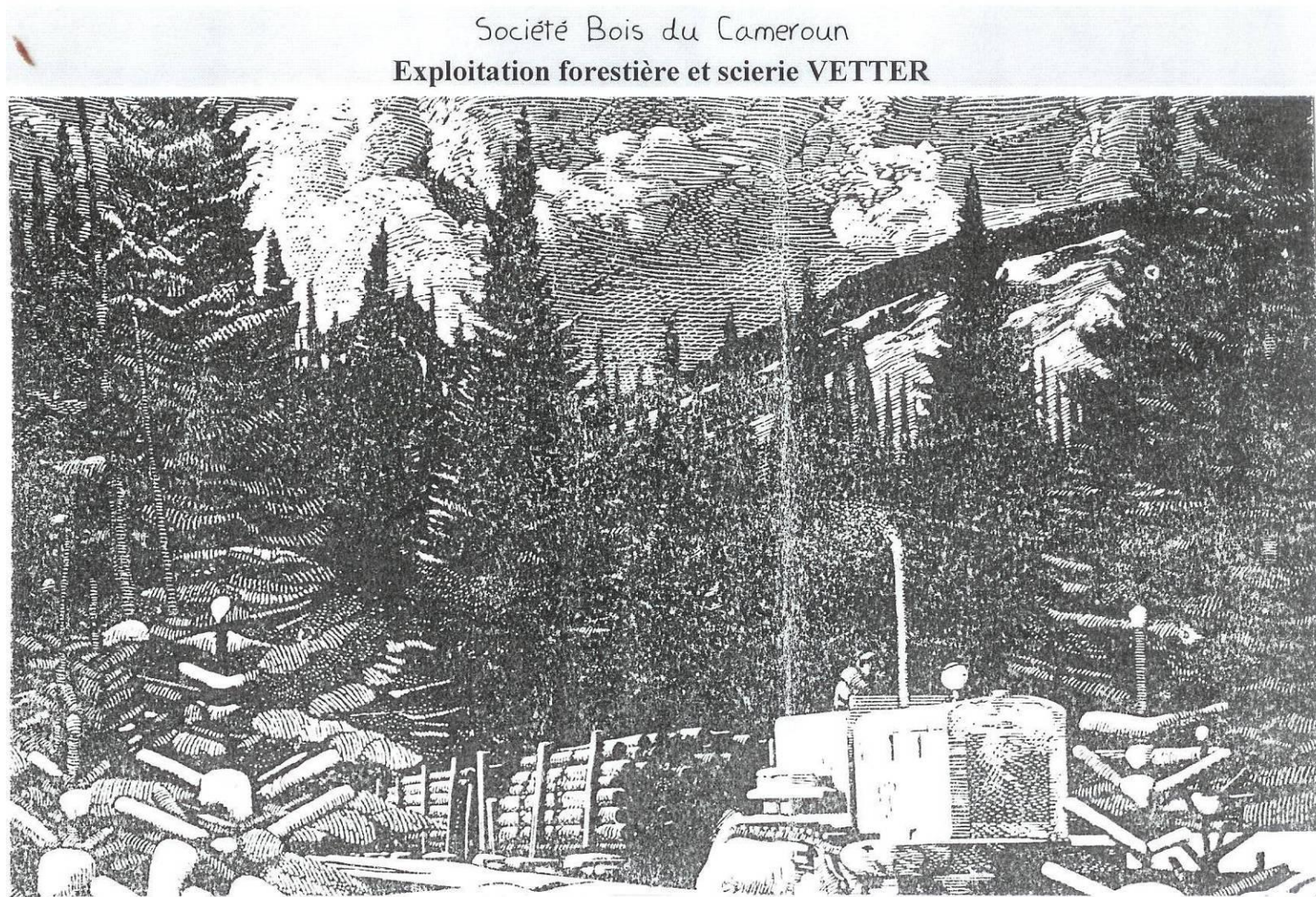
Les rapports avec les Noirs devaient être fermes. Ainsi, les problèmes étaient-ils minimisés. La vie sociale s'organisait autour de la scierie et du village qui s'y était adjoint. Une cantine fonctionnait matin, midi et soir.



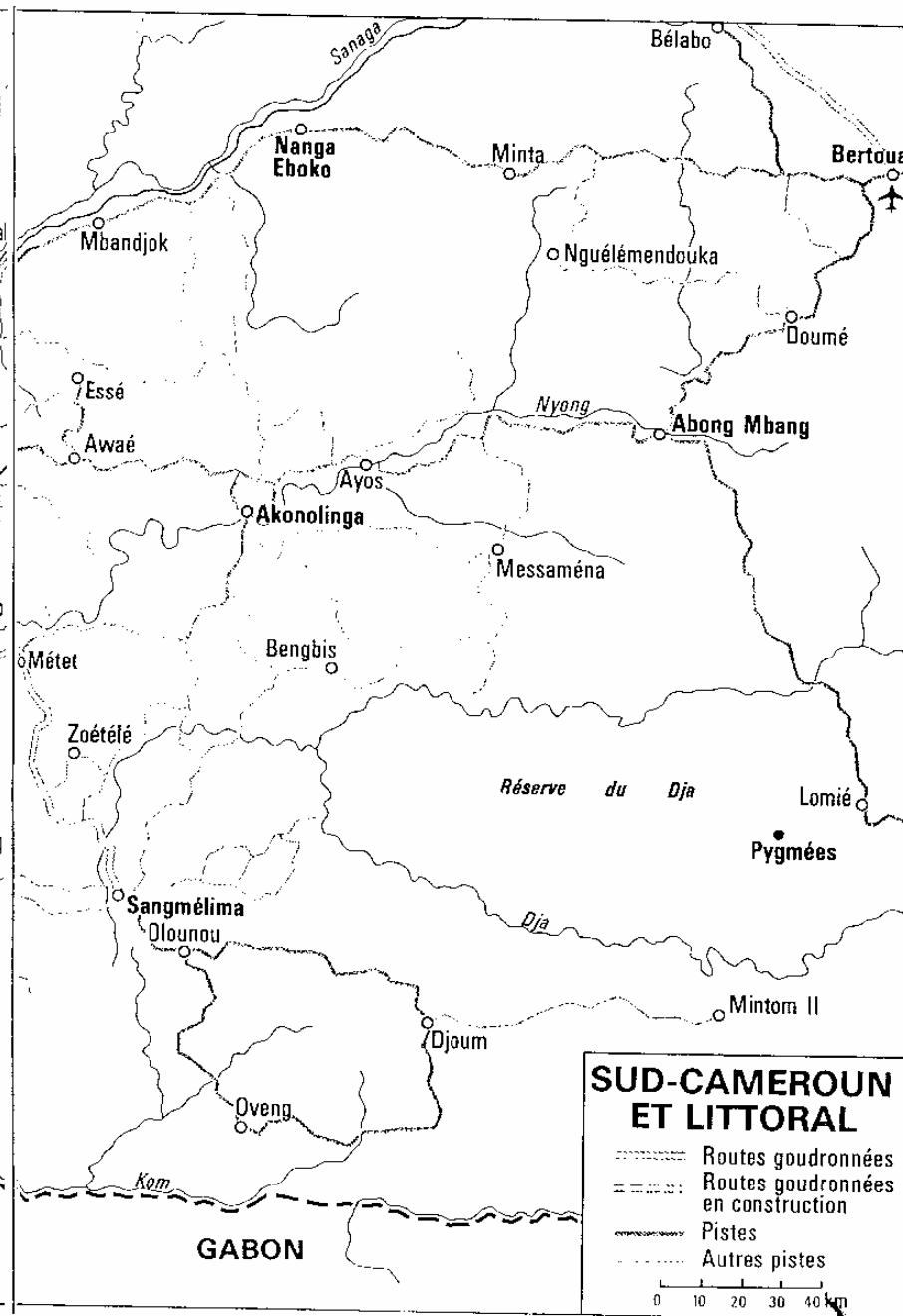
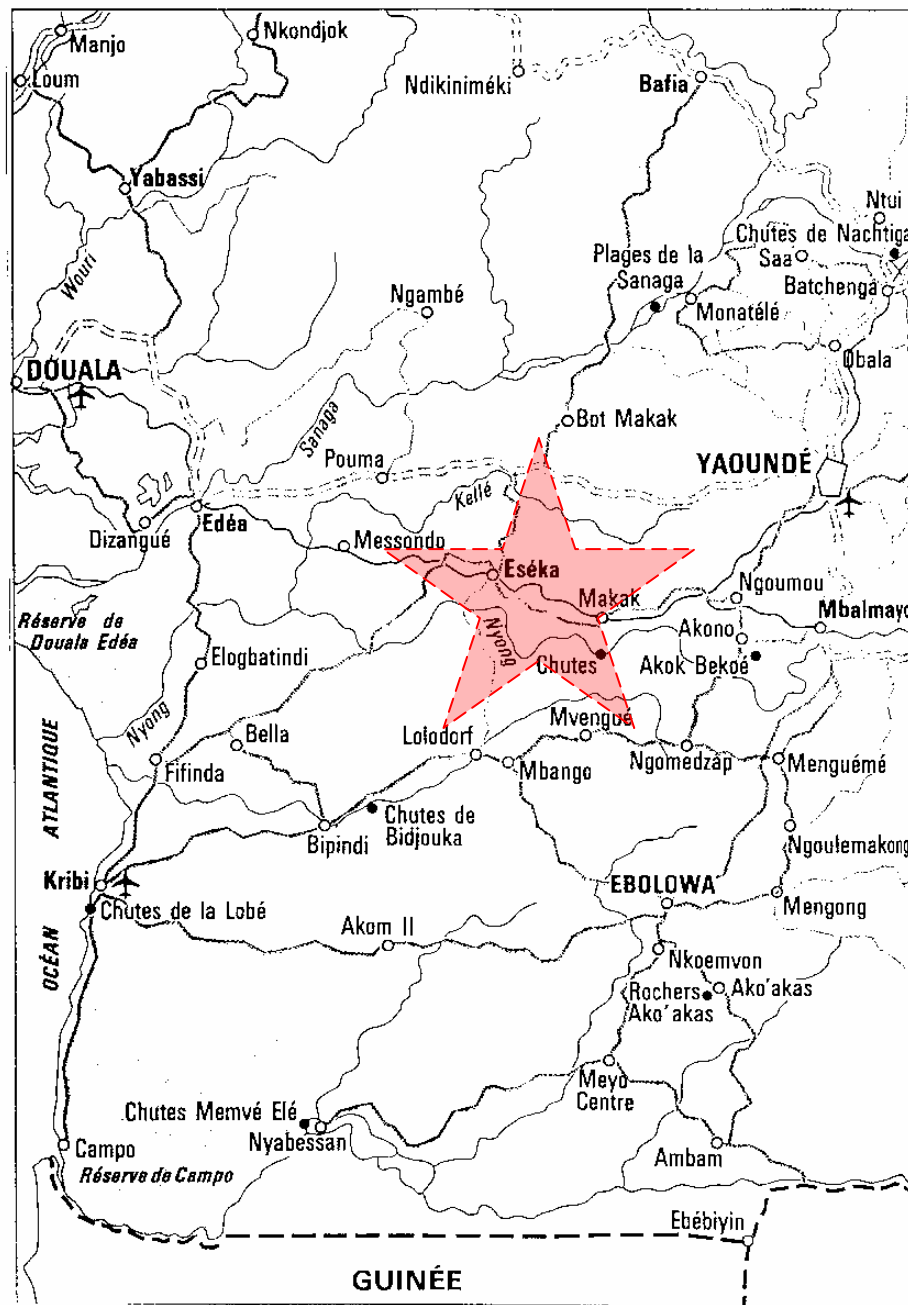
Fernand au repos dans le salon de la case

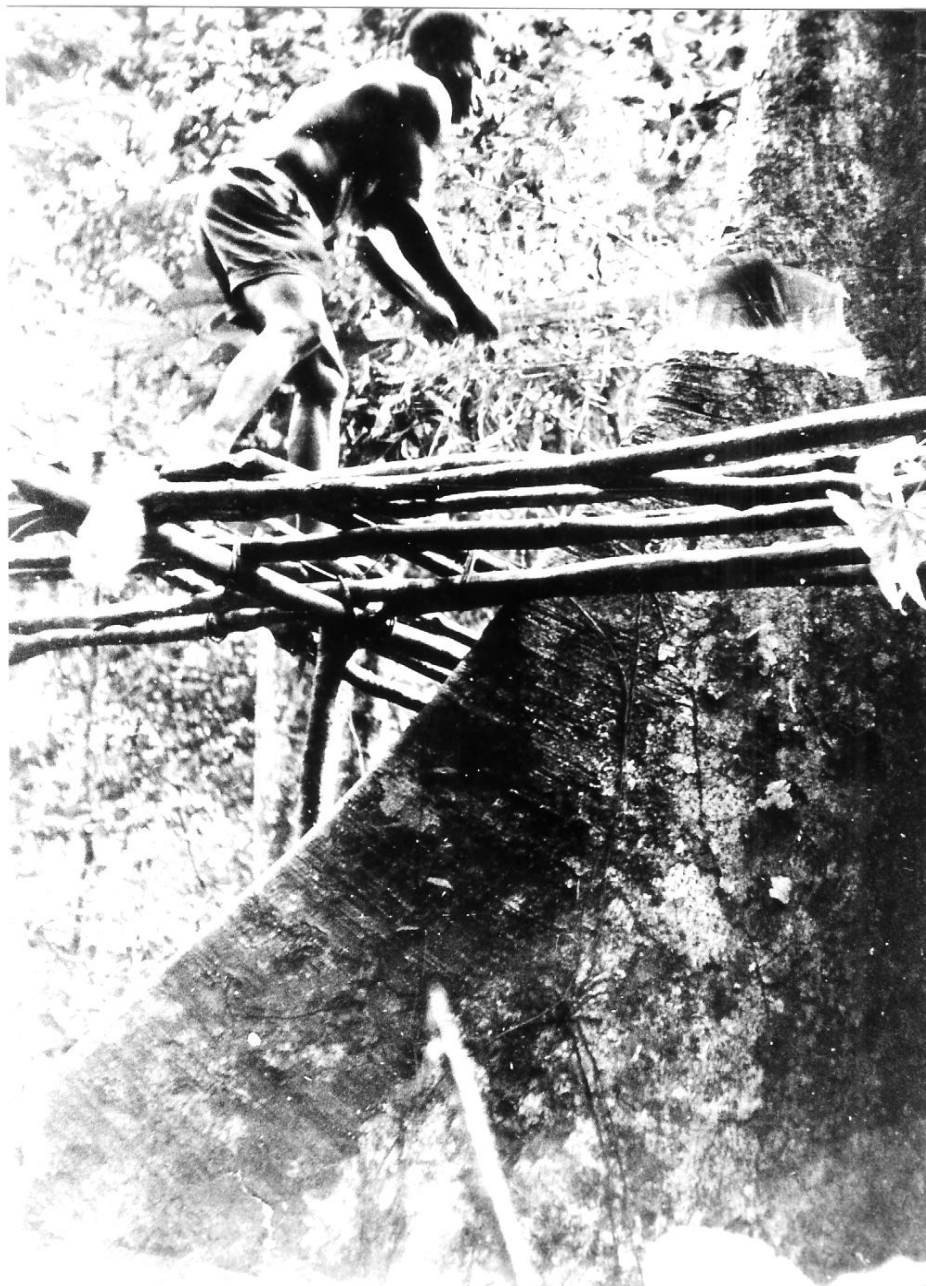
Nous allions à la messe chez les Pères blancs de la mission catholique, installée non loin de la scierie. Certain d'entre nous se sont même mariés au Cameroun. La vie sur le site n'était pas mal. Les logements étaient corrects, équipés en électricité et eau courante avec filtre pour l'eau du ménage. Nous avions le réfrigérateur. A Ezeka, nous avions aussi un cabinet médical. Sur place, il y avait une piste d'atterrissage. Un petit avion pouvait venir chercher un malade ou un ouvrier accidenté afin de le transporter à l'hôpital de Yaoundé. Les maladies étaient rares et se soignaient sur place : paludisme, ténia, dysenterie...

Fernand Chamoux Janvier 2002



**EZEKA près d'Yaoundé
CAMEROUN 1955**





Abattage à la cognée sur un échafaudage
de fortune monté au-dessus des contreforts



**Vue de face du débardage avec tracteur à chenilles type Caterpillar
Equipé d'une arche à chenilles**



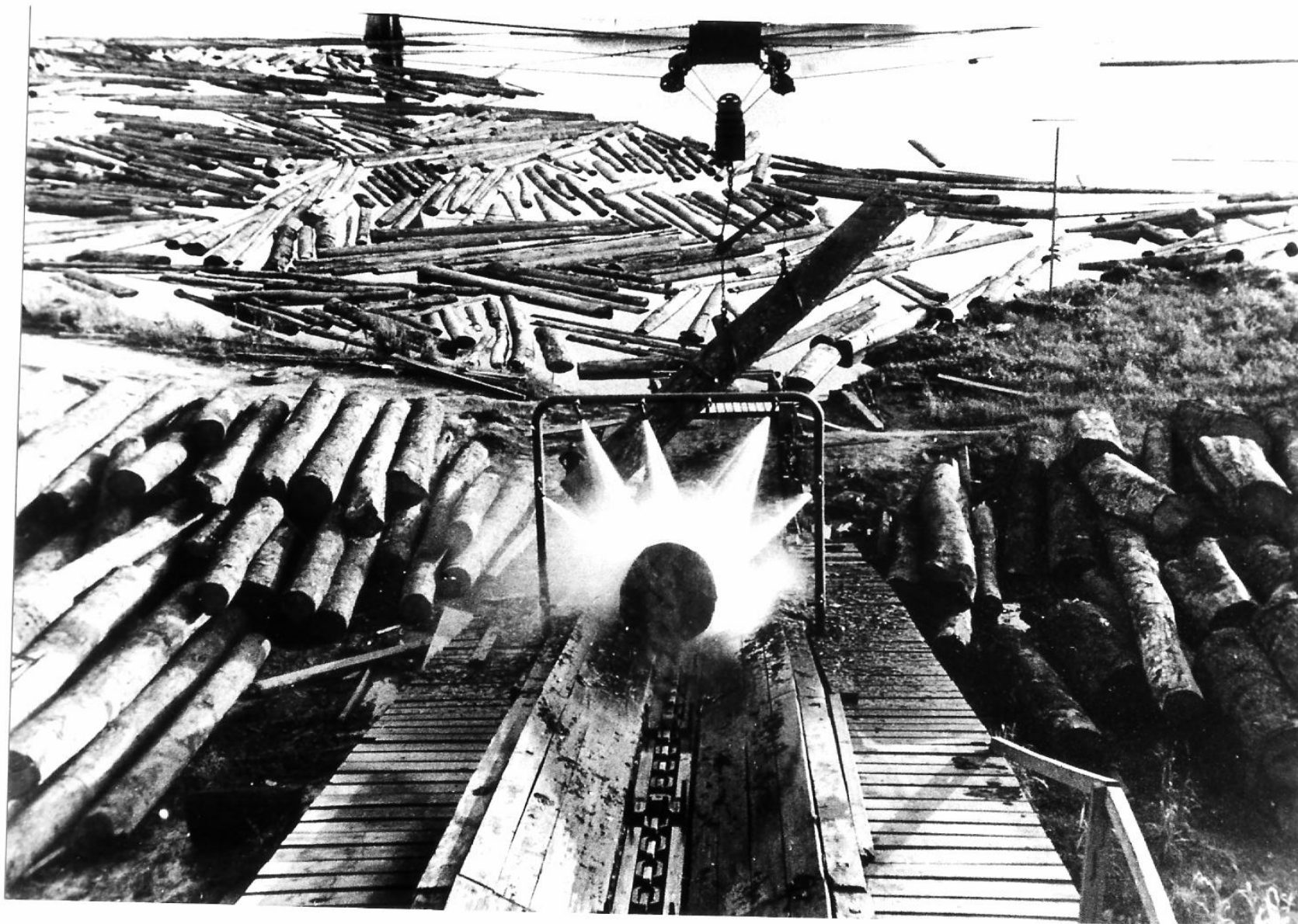
**Transport des billes de bois tropical sur un des quatorze grumiers type Kenworth
Volume transporté 35 à 40 m³ selon la densité des bois, léger ou lourd**



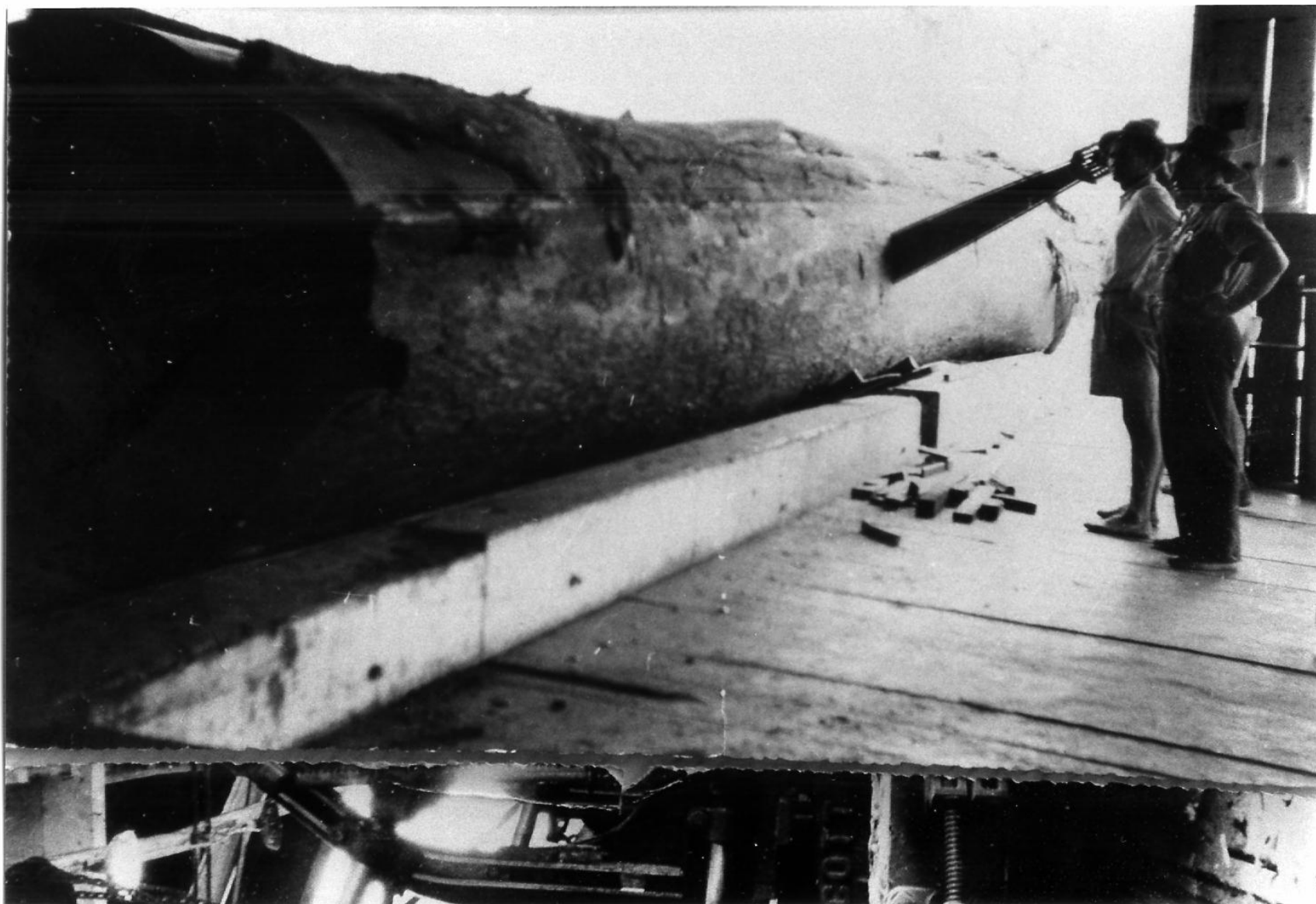
**Vue d'ensemble du parc à grumes (parc à eau et parc à terre)
où sont stockés les bois exotiques.
Les bois fragiles, pour éviter piquûres, gerces,
Fentes de séchage, sont mis à l'eau**



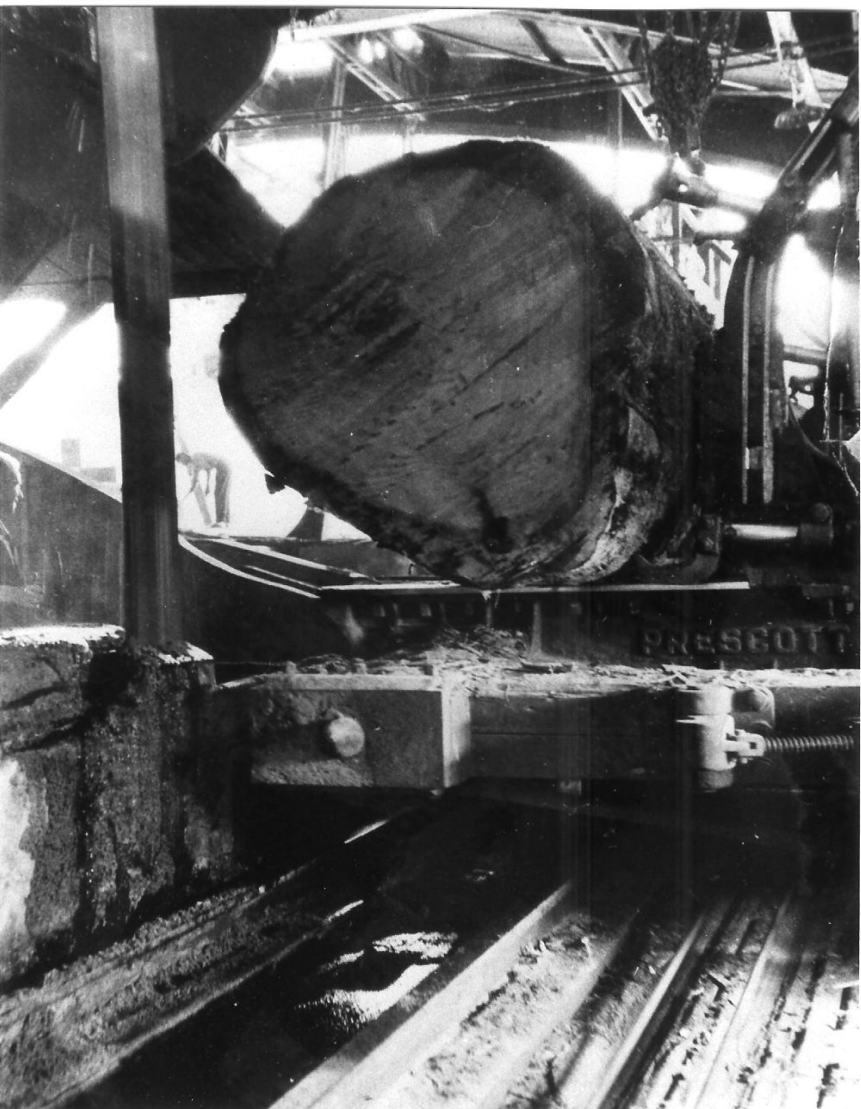
Vue sur le lac, côté entrée scierie, où flottent les bois tendres mis à l'eau pour éviter les attaques des insectes xylophages (piqûres)



Passage des billes sous un portique muni de jets d'eau sous pression
pour enlever cailloux et terre (latérite)



Tronçonnage d'une bille d'acajou à l'entrée de la scierie avec une lame de coupe de 2.50 mètres avec possibilité de mettre une lame plus longue



Gros plan de la scie à grumes USA de type PRESCOTT.

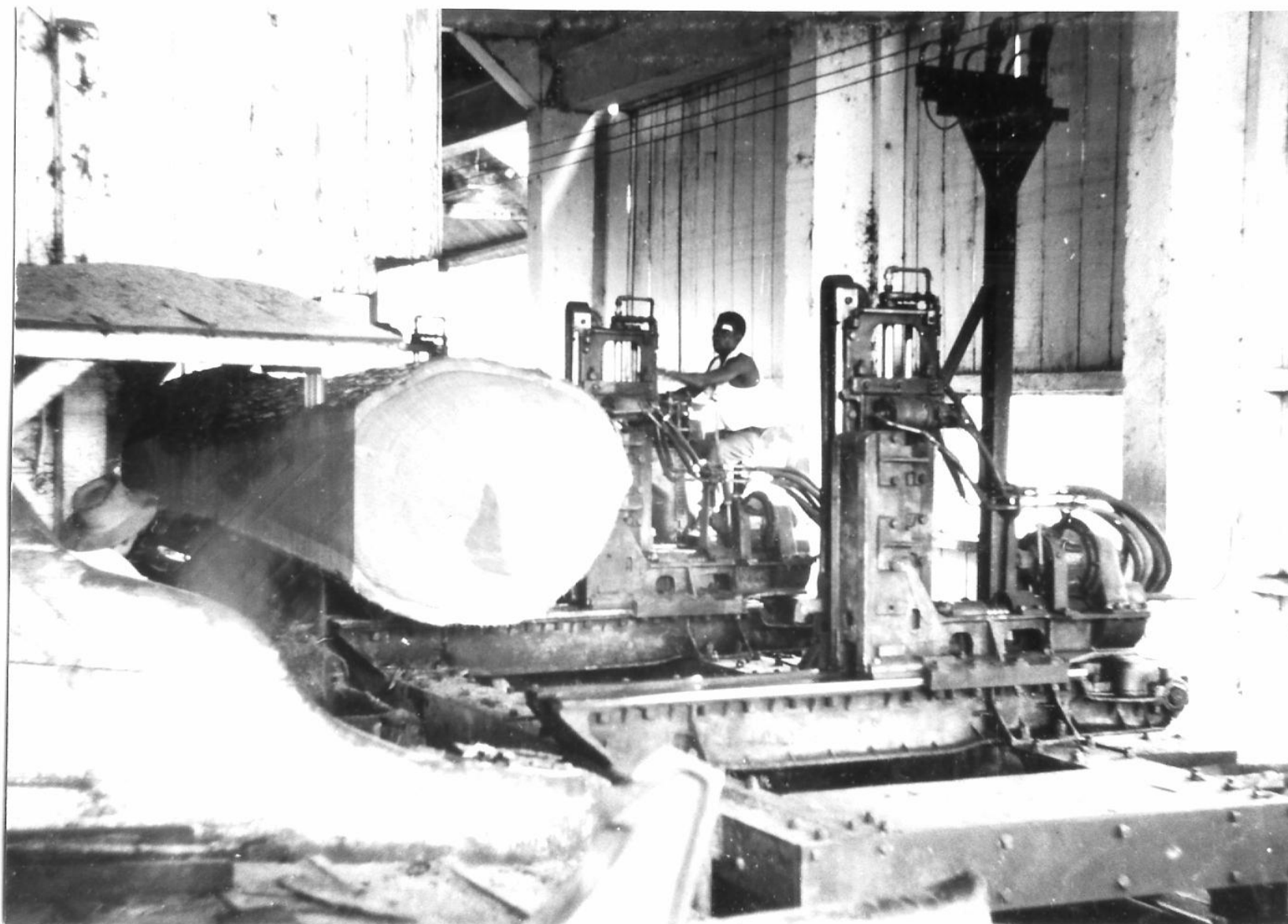
Volant de diamètre 10 pieds (3,048 m) avec jantes plates, passage sous guide 3,050 m, moteur vapeur de type AJAX 4 cylindres de 460 CV pour l'entraînement de la lame et 120 CV pour la traction du chariot, griffage électrique, lame de 29/10 mm d'épaisseur, largeur 430 mm et longueur 18,60 m.

Un régulateur installé derrière le scieur permet d'augmenter ou de diminuer la vitesse de rotation des volants et donc la vitesse de coupe en fonction de la dureté d'essences.

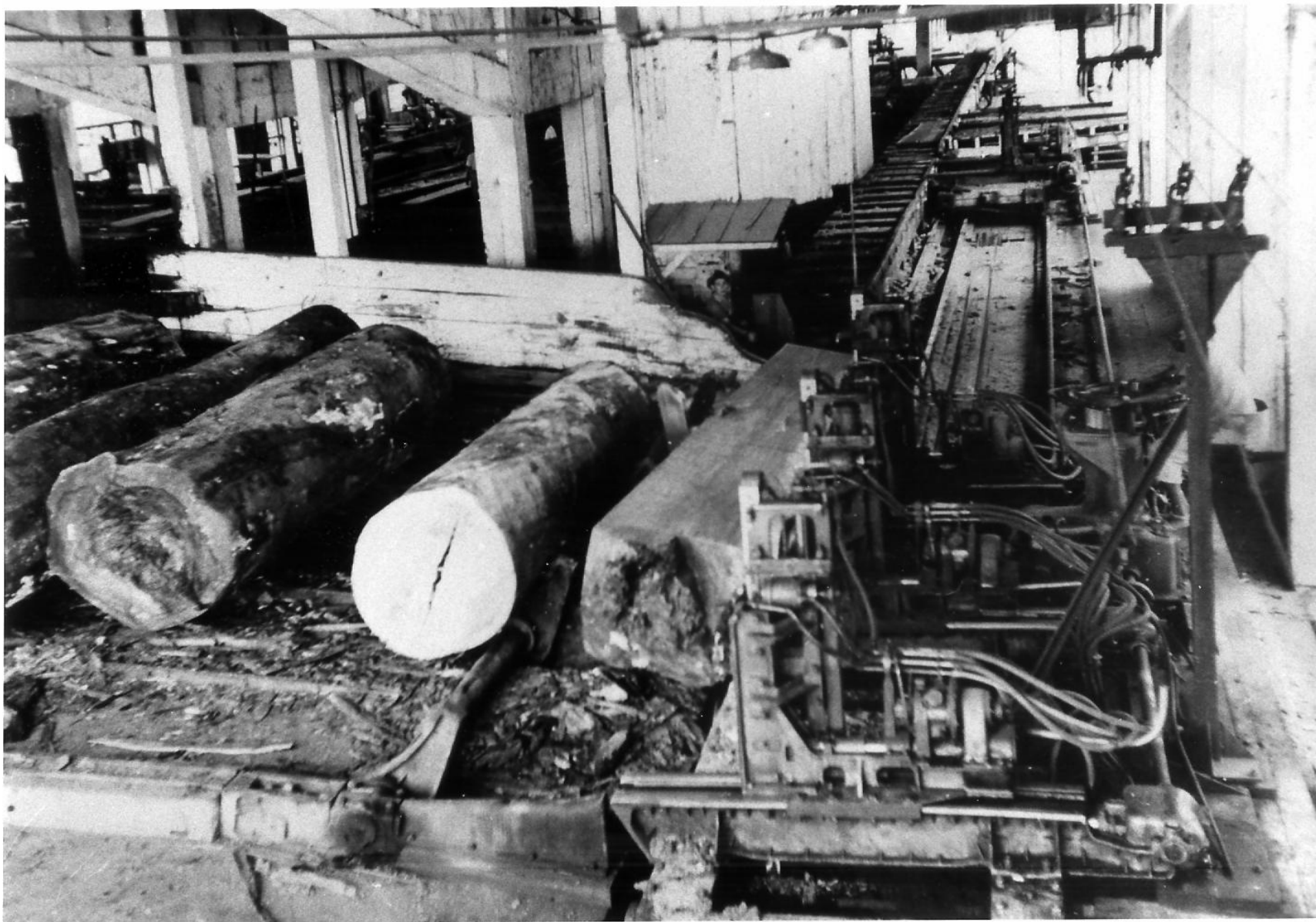
Moyenne de sciage 22 m³/heure



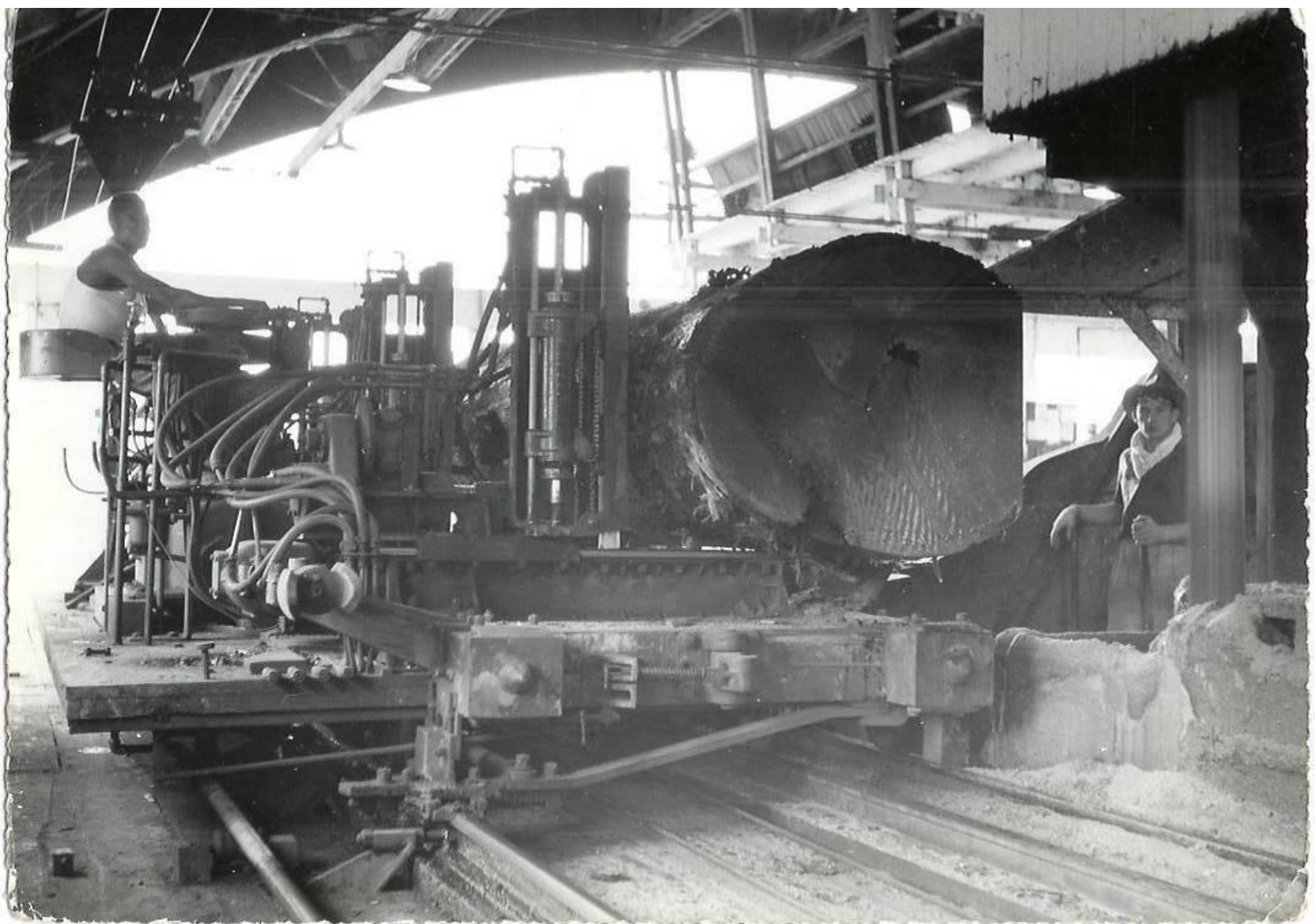
**Retournement d'une bille d'acajou à l'aide du chargeur « Hog Tourneur »
sur la scie à grumes type PRESCOTT 10 pieds**



**Gros plan côté entrée du ruban à grumes type PRESCOTT de 8 pieds
(on aperçoit seulement le chapeau du scieur à gauche et l'ouvrier
assis sur le chariot qui s'occupe du griffage et de la division)**



**Vue d'ensemble de la scie à grumes USA
de type PRESCOTT de 8 pieds (2,438 m) avec griffage à air comprimé
(Noter la taille du scieur devant son bâti...)
Production 17 m³/heure**



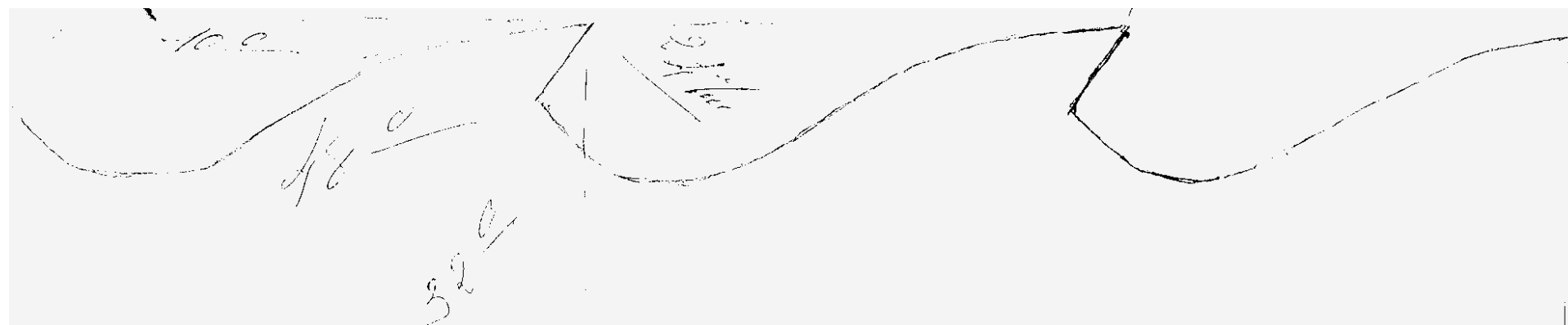
Gros plan côté sortie du ruban à grumes type PRESCOTT de 8 pieds
(on aperçoit le scieur, la main appuyée sur « *le manche* »,
qui s'apprête à lancer la bille sur l'acier mordant du ruban
ainsi que la tuyauterie de l'air comprimé qui actionne
le griffage installée sur le très large char



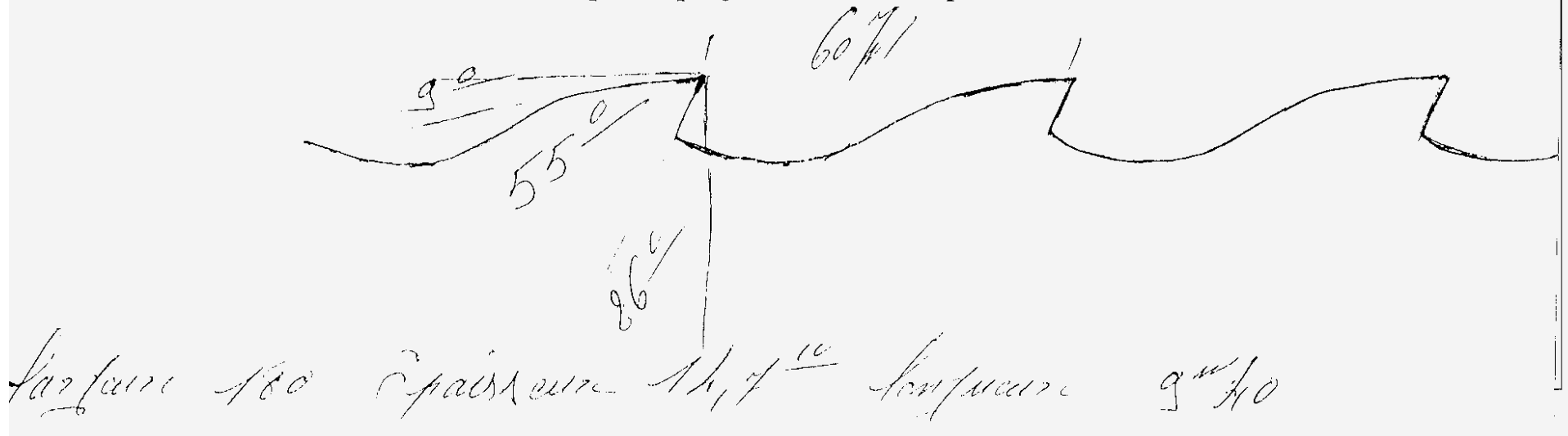
Dédoubleur de reprise de type PRESCOTT de 7 pieds (2,13 m)

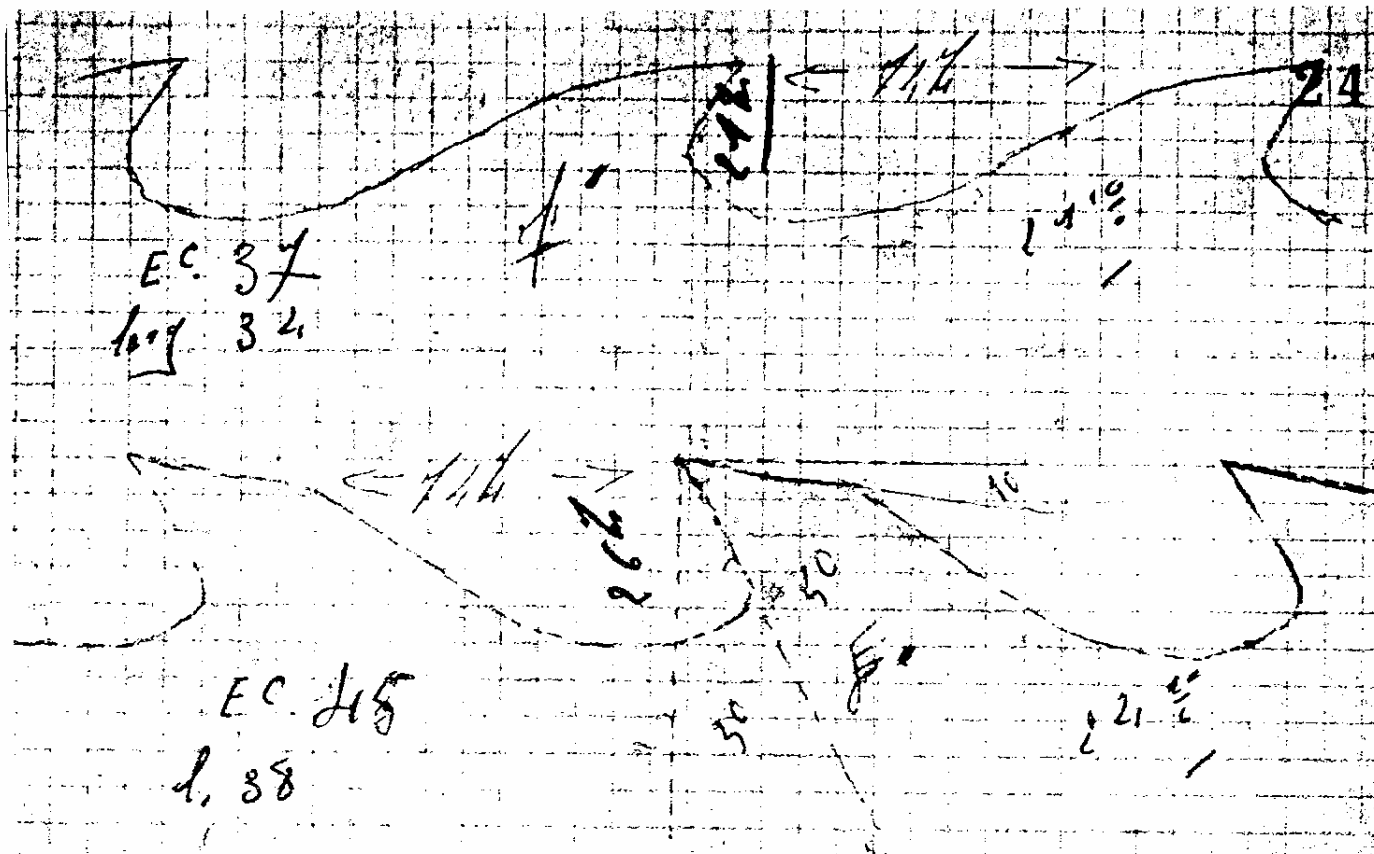


**Planage par un Camerounais d'une lame ruban sur la face
intérieure sans avoir besoin de retourner l'outil.
Une trappe et un second banc de planage suffisent.
Douze à treize affûtages sont faits avant d'intervenir sur le corps**

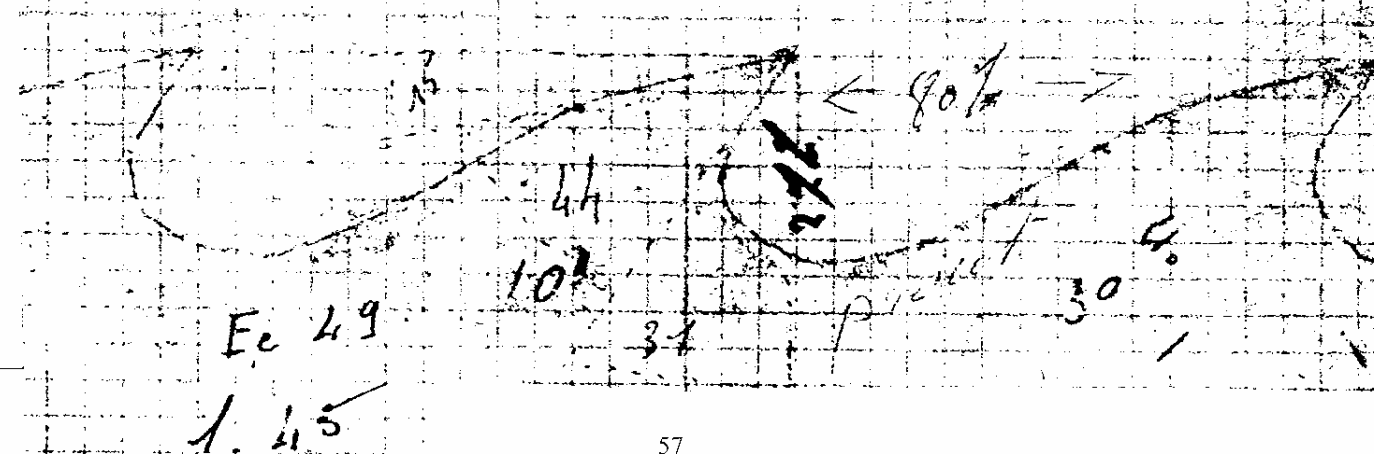


largeur 336^{mm} Epaisseur 21^{mm} longueur 1494^{mm}
Profil denture à copeaux projetés du ruban 8 pieds et du dédoubleur



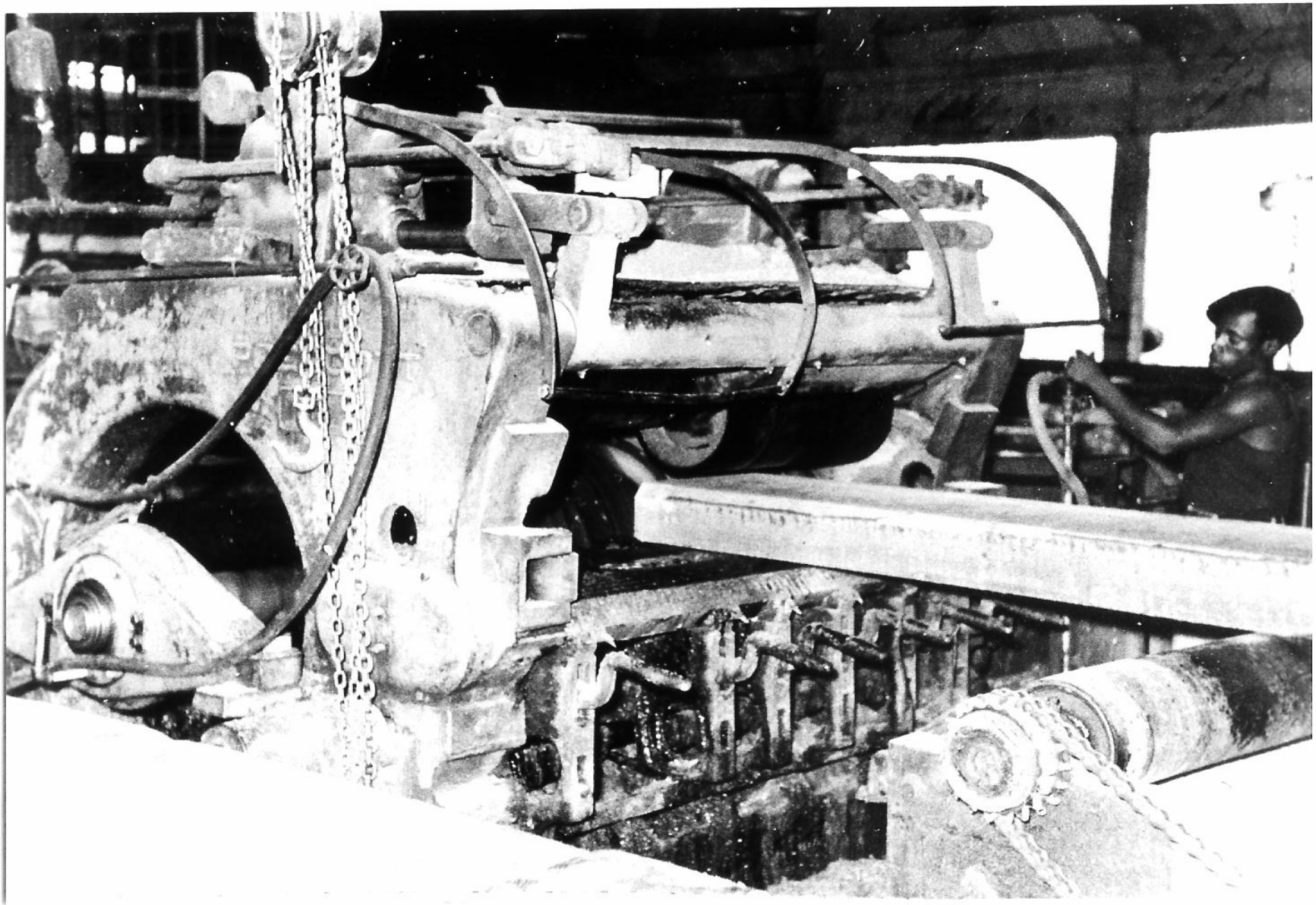


Profil denture à copeaux projetés du grand ruban 10 pieds

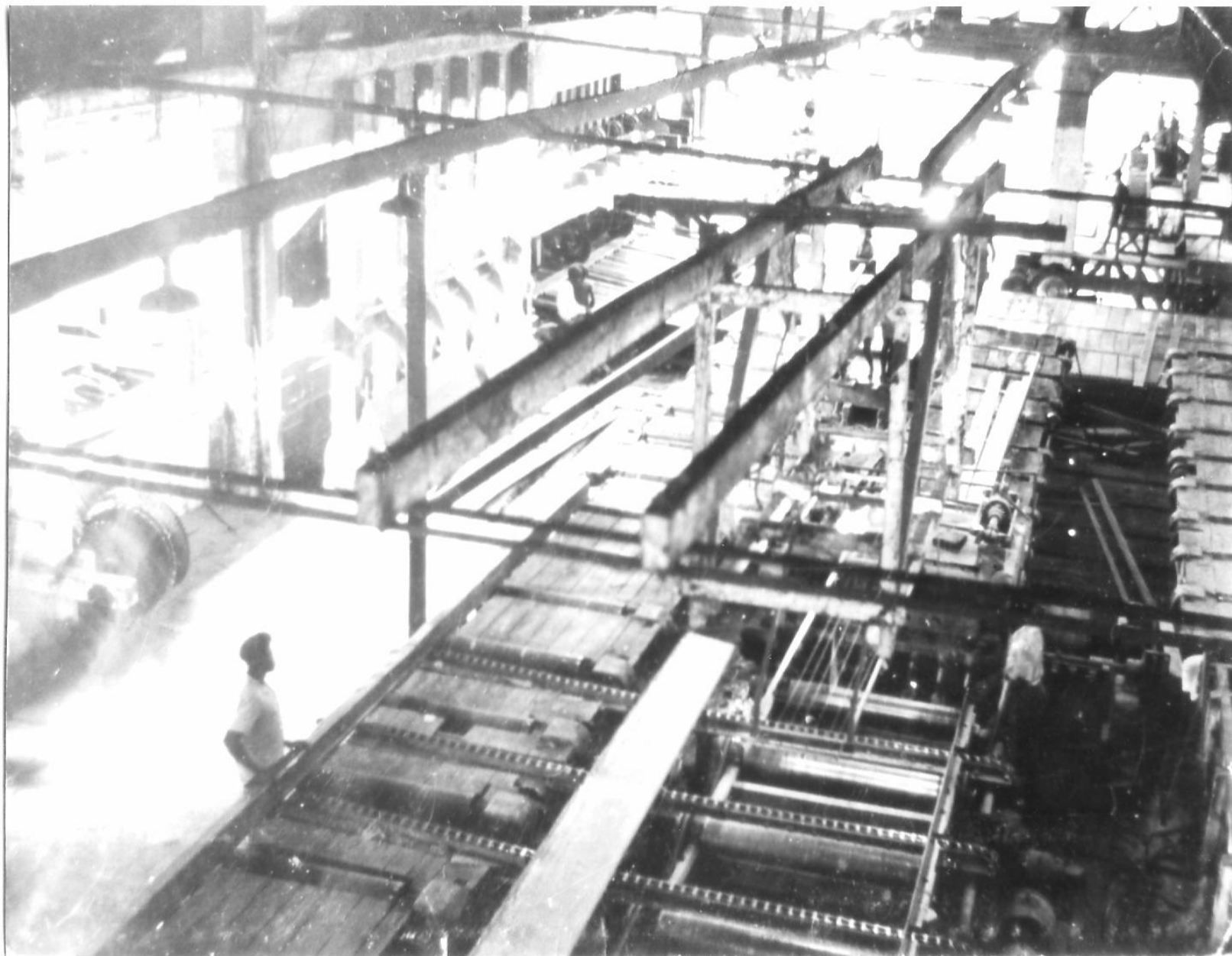




Banc d'écrasement des lames



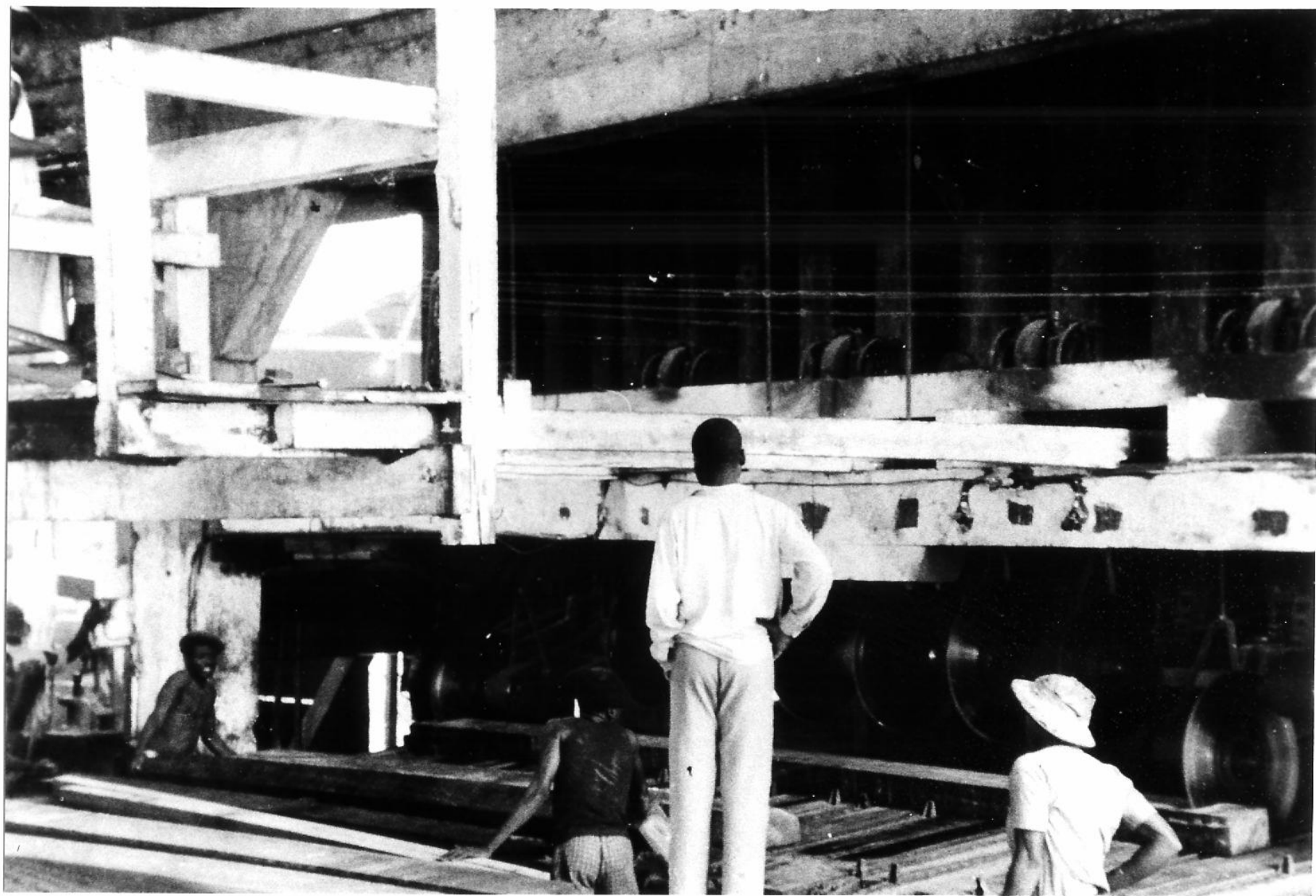
**Entrée de la grosse déligneuse de type PRESCOTT avec
des lames circulaires à dents rapportées et déplacement des lames mobiles manuellement
qui reprend les fortes épaisseurs**



Transfert d'évacuation des produits et d'alimentation
des déligneuses « *Edger* » en américain



**Tronçonnage des déchets avec les scies circulaires fixes « slasher »
et évacuation au broyeur pour l'alimentation de la chaufferie**



**Chaîne de tronçonnage des bois débités « Trimmer »
avec passage automatique dans un bain de traitement**



**Chaîne de triage des débits avec empilage
sur les côtés des avivés et au bout des traverses de chemin de fer**



**Vue du profil du hall de sciage, devant la forêt tropicale,
installé sur un rez-de-chaussée où sont logés les moteurs
d'entraînement à vapeur des scies.**

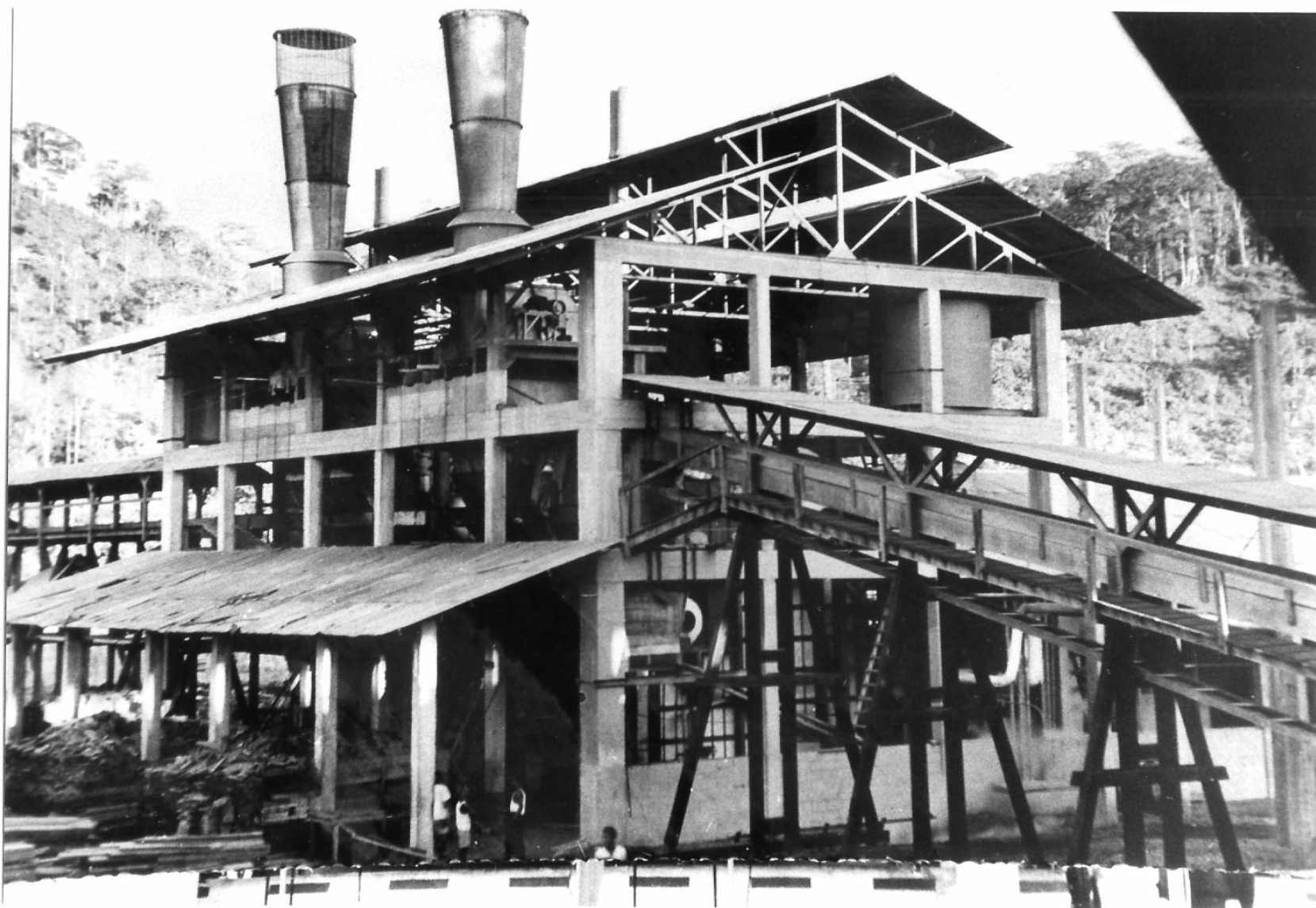
**A l'extérieur, le parc à débits est parcouru par un chariot
élévateur de type HISTER**



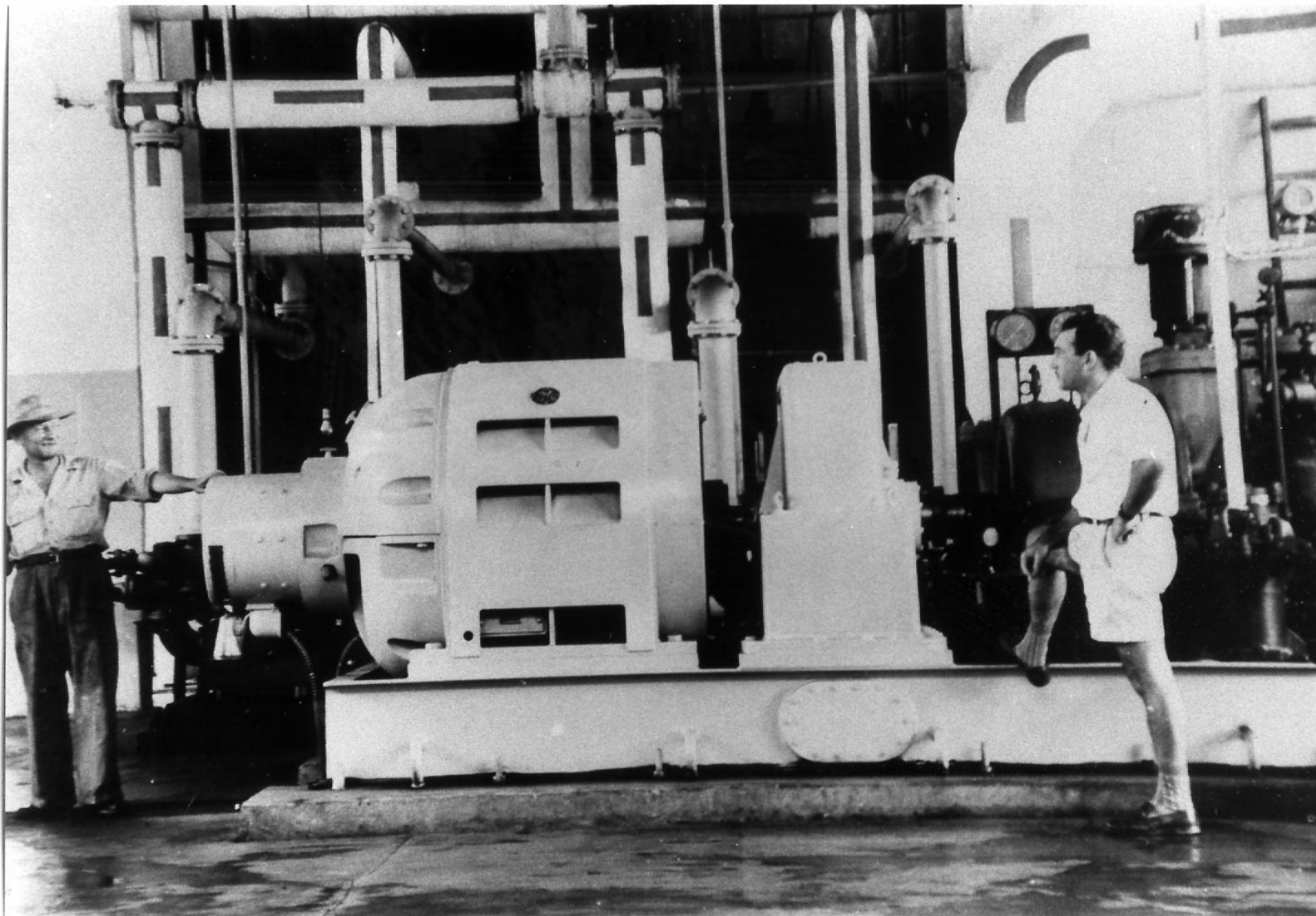
Séchoirs à bois de type BOLLMAN
A noter le système d'élévation des produits pour l'empilage



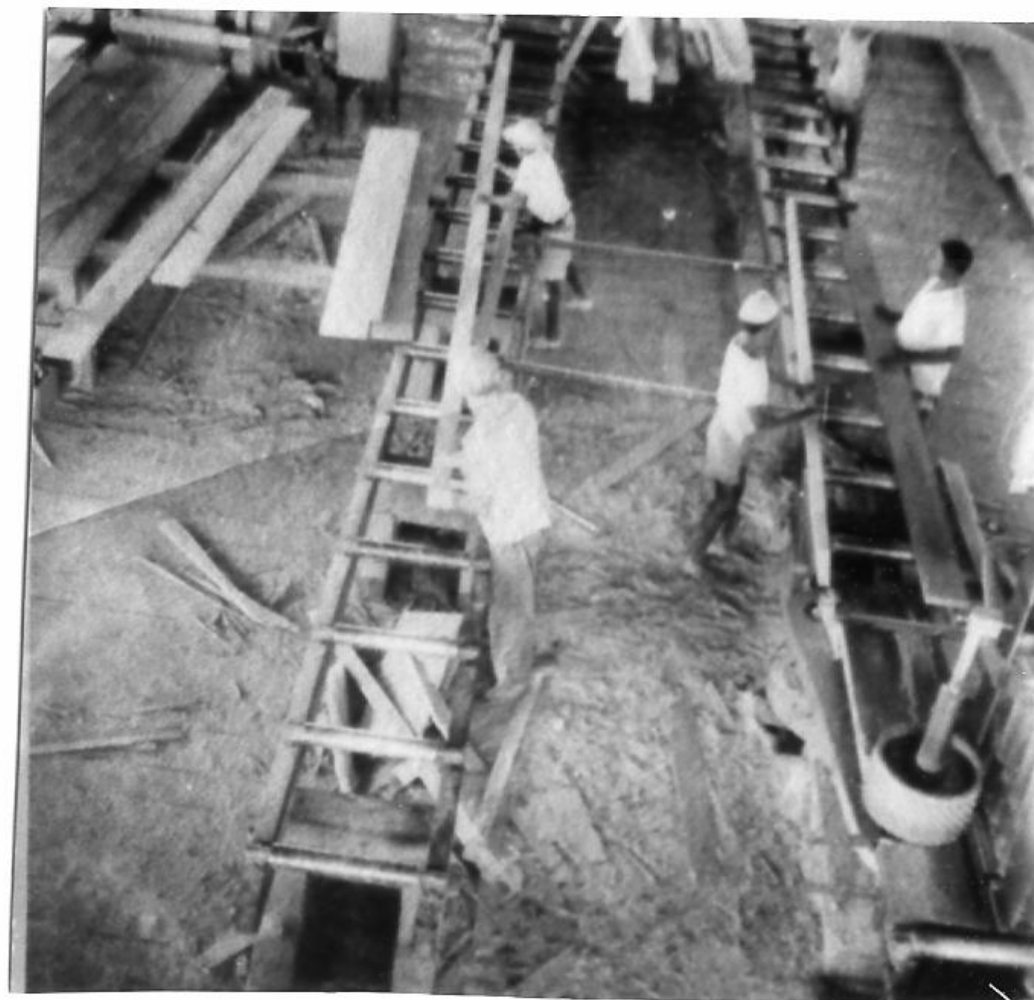
**Train rentrant dans la scierie et chargement des wagons à l'aide
du chariot élévateur frontal et le Stradel de type HISTER.
Destination Douala et son port à 300 kilomètres puis vers la France et l'Amérique**



Vue d'ensemble de la chaufferie avec son alimentation en déchets à droite



Intérieur de la chaufferie avec la turbine pour la production d'électricité

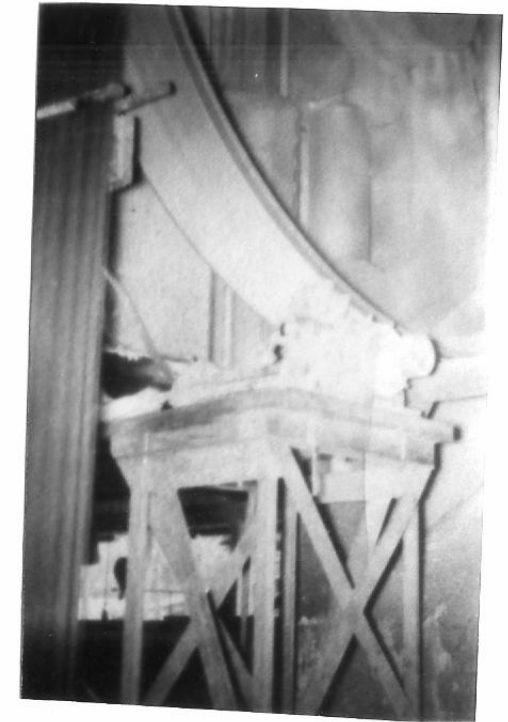


Atelier de débit et vue du petit bâti BRENTA et de la chaîne arrière



**Chargement des paquets de sciages avec un chariot grue
de type SOAEMG sur un bateau cargot à Douala**

Rectification des volants



Les scies à ruban USA sont montées avec des guides pression munis de taquets en bois donc un frottement et un échauffement sur le ruban.

Pour éviter toute déformation, un arrosage constant à l'eau était nécessaire.

De plus l'usure des jantes des volants nécessitait une rectification annuelle